

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /

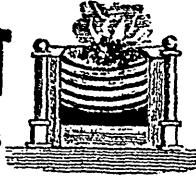
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LE COIN DU FEU,

RECUEIL DE LECTURES



AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

VOL. I.

SAMEDI, 23 JANVIER 1841.

No. 10.

SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LE FILS DE L'USURIER, (Suite et fin) ; REVUE DE PARIS ; LE RETOUR.

LE FILS DE L'USURIER.

[FIN.]

—Si cela est ma tante, dit Charles avec ténacité, il faut donc que je connaisse l'état de ces dettes afin que je m'entende avec les créanciers qui peuvent accuser la mémoire de mon père ; je ne possède rien aujourd'hui il est vrai ; mais je puis engager l'avenir et peut-être plus tard. .

—Mais, reprit la vieille femme en s'exaltant de plus en plus en proportion de la résistance extraordinaire qu'elle rencontrait, savez-vous que la moitié de tout ce qui est ici m'appartient ? savez-vous que par un acte en bonne forme j'étais associée de votre pauvre père, a qui j'avais confié des l'origine de son établissement un capital égal au sien ? savez-vous que personne ne peut rien toucher ici sans mon approbation ? Ecoutez, Charles, reprit-elle avec toute l'expression de flagornerie dont sa maussade physionomie était susceptible, je veux bien vous avouer un secret, mon garçon c'est que cette maison qui va être vendue prochainement restera dans mes mains ; votre père, pour me garantir mon apport social, m'a donné hypothèque sur cette maison ; seulement, pour ne pas attirer sur moi le recours de nos créanciers communs, nous avons été obligés de nous servir de prêt-nom. . Vous comprenez donc que si le jour de la vente il ne se présente pas d'acquéreur (et je sais qu'il ne s'en présentera pas), je deviendrai de droit propriétaire de la maison. . et alors, mon petit Charles si vous avez été doux et complaisant pour votre vieille tante. oui. . je pourrai vous abandonner gratuitement la chambre que vous occupez la haut, à moins cependant que vous ne veuillez à toute force me venir en aide, vous qui avez du superflu, et si, plus tard, j'étais plus heureuse qu'actuellement, vous me l'avez dit tout-à-l'heure, vous êtes mon seul parent, et un testament. .

—Je vous remercie de vos bonnes intentions, ma tante, et je tâcherai de m'en rendre digne ; mais en attendant que vous faissiez valoir vos droits sur cette maison et sur ce qui peut rester à mon père,

je vous prie de me permettre de m'assurer par moi-même. .

Le teint jaune de Philippine Dufour passa rapidement au vert !

—Il est impitoyable, s'écria-t-elle avec un geste de rage et de douleur.

Enfin cependant elle dut se résigner devant une irrésistible nécessité. Elle se leva, tira de sa poche un trousseau de clés qu'elle jeta bruyamment sur le comptoir en disant d'une voix sourde

—Eh bien ? soit, monsieur. Assurez-vous par vous-même que votre père et moi nous ne vous avons dit que la vérité ! Vous vous montrez dur et exigeant envers une pauvre parente, parce que vous espérez trouver dans les misérables dépouilles de votre père une fortune que vous iriez jeter au vent et dépenser en folies. . Voyez par vous-même encore une fois, et soyez content. .

Philippine avait parlé avec tant de chaleur et d'apparente conviction que Charles se prit à douter un moment de la justice de son droit et à se blâmer lui-même de sa rigueur. Cependant il se raidit contre ce sentiment d'une générosité peut-être exagérée ; il avait besoin d'en finir avec cette cruelle incertitude qui déchirait son âme. Il s'em para donc des clés en remerciant d'un signe de tête.

Il ouvrit d'abord le comptoir près duquel il était assis ; l'un des tiroirs contenait quelques pièces de cinq francs, qui, au dire de Philippine, étaient tout l'argent qu'elle eût en sa possession pour vivre jusqu'à ce que la maison fût vendue. Charles referma le tiroir sans y toucher ; mais les autres cases contenaient de volumineux registres dans lesquels était tout le secret de la fortune ou de la misère de deux vieux avarés. Le jeune Dufour en ouvrit un au hasard et examina rapidement les longues colonnes de chiffres qu'il contenait à chaque page. Philippine espéra un moment que cette vue suffirait pour effrayer le jeune homme, qu'elle supposait frivole et inhabile ; mais elle s'aperçut bientôt qu'elle s'était trompée dans son calcul.

Charles prit deux de ces registres, les chargea sous son bras et dit à sa tante avec calme.

—Voulez-vous m'éclairer, ma tante ? Je vais me retirer dans la chambre de mon père et passer la nuit à compiler ces livres. .

— Dans la chambre de votre père ! . . . passer la nuit ! s'écria Philippine plus effrayée que jamais.

— Oui, répondit simplement le jeune homme.

— Mais . . . mais . . . s'il le faut absolument . . . puis-
qu'il paraît que vous êtes le maître . . . et le plus fort . . . Ne pourriez-vous pas, ici même.

— Non ma tante, car il faut aussi que j'examine les nombreux papiers renfermés dans l'armoire de mon père, et il serait impossible de les transporter ici.

Il sait tout ! il a tout vu ! hurla la vieille fille au comble de la douleur ; oh ! serpent ! serpent !

Charles, sans l'écouter, s'empara sans façon du bougeoir, et chargé des mystérieux registres il se dirigea vers la chambre qui avait été occupée autrefois par le vieil usurier. Pour y arriver, il traversa la chambre même de Philippine, bouge misérable et infect, encombré de vieilleries et de haillons. Au moment où il ouvrait la porte de son père, Philippine le rejoignit avec une légèreté bien supérieure à ce qu'on pouvait attendre de son âge, et elle murmura d'une voix étouffée :

— Oh ! mon Dieu, pourquoi les morts ne peuvent-ils revenir pour punir le sacrilège !

Charles lui-même ne put s'empêcher d'éprouver une vive émotion en entrant dans cette chambre où il n'avait pas pénétré depuis la mort du vieux Dufour. Les meubles consistaient en un vieux lit de bois peint entouré de rideaux à grands ramages, en une commode vermoulue, un antique fauteuil de cuir, une table boteuse et la fameuse armoire qui contenait les papiers du défunt. Il déposa les registres et le chandelier sur la table, et il remarqua que Philippine promena en entrant un regard lent et inquiet tout autour de l'appartement comme pour s'assurer que tout était en ordre. Ce coup d'œil la satisfît sans doute, car ce ne fut pas avec une répugnance trop marquée qu'elle vit son neveu ouvrir l'armoire aux papiers et se préparer à prendre une exacte connaissance du contenu.

— Ma tante, dit-il froidement après un moment de réflexion, que je ne vous retienne pas plus longtemps, vous pouvez vous enfermer et vous mettre au lit ; je tâcherai de faire le moins de bruit possible afin de ne pas vous éveiller.

Mais Philippine resta immobile à côté de lui. Au moment décisif toutes ses terreurs lui revenaient ; elle frissonnait, ses dents claquaient l'une contre l'autre comme si elle avait eu la fièvre.

— Il restera ici la nuit ! se dit-elle lentement à elle-même, comme pour bien comprendre la portée d'une pareille action.

Puis par une transition brusque, elle reprit en cherchant à grimacer un sourire — : Savez-vous, mauvais sujet, qu'en vous établissant ainsi, où

près de moi, vous pouvez faire jaser les mauvaises langues du voisinage, et je ne dois pas permettre . . .

Mais cette plaisanterie, dernier effort d'une résistance désespérée, avait quelque chose de faux et de lugubre. Charles dédaigna d'y répondre, et voyant qu'elle n'avait pas réussi à éveiller les scrupules de son neveu, Philippine, qui, depuis son entrée dans la chambre du vieux Dufour, ne parlait qu'avec une voix mielleuse et tremblante, preuve positive que la colère avait fait exclusivement place à la terreur, reprit avec une sorte de douceur affectée :

— Allons ! le voilà qui travaille déjà ! Eh bien, examinez-moi tout cela, jeune homme, et demain, vous pouvez m'en croire, vous n'en serez guère plus avancé . . . Votre père et moi nous avons passé bien des heures à grouper ces chiffres là, voyez-vous, et Dieu sait comment nous avons été récompensés de ce travail ! Oui, oui, cherchez la fortune dans tout ceci, pauvre fou que vous êtes, vous ne la trouverez pas ! Heureux encore si vous n'apprenez pas cette nuit ce dont vous auriez bien voulu ne pas être sûr, vous qui faites le fanfaron d'honneur !

— Que voulez-vous dire, ma tante ?

— Rien, rien . . . Seulement, vous trouverez peut-être dans ces papiers la preuve de ceci, que si votre père n'est pas mort riche, ce n'a pas été sa faute . . . car . . . Enfin, cherchez, cherchez, mon neveu, et bonne chance ! . . . Bonsoir . . . puisqu'il le faut . . .

Ces dernières paroles furent prononcées d'une voix de plus en plus faible ; on eût dit que chacune d'elles était arrachée par une atroce torture à celle qui les prononçait. Elle fit enfin un pas vers la porte et elle s'arrêta, comme si on l'eût appelée, puis elle s'éloigna encore avec lenteur, presque à reculons, et il sembla qu'elle avait une grande peine à ouvrir la porte de communication entre sa chambre et celle qu'il lui fallait quitter. Elle répéta encore : " Bonsoir, " jeta un dernier regard empreint d'une mortelle inquiétude autour de la pièce, et la porte se referma sur elle.

Charles Dufour resta donc seul, entouré de papiers et de registres, dans cette chambre mortuaire éclairée seulement par la pâle lueur d'une pauvre chandelle. Mais quels que fussent les sentiments qu'un pareil lieu dût lui inspirer en ce moment, il paraît néanmoins qu'ils s'effacèrent bientôt devant l'étrange préoccupation dans laquelle il tomba à mesure qu'il avançait dans son travail. De temps en temps il passait la main sur ses yeux comme pour s'assurer qu'il n'était pas en proie à quelque horrible cauchemar, et il murmurait avec désespoir :

—Ceux qui le méprisaient avaient raison !

Une partie de la nuit s'écoula. Aucun bruit ne se faisait entendre dans la maison. Sans doute la vieille fille, sûre d'avance du résultat que devait avoir l'examen de son neveu, avait pris le parti de se coucher, d'autant plus que Charles avait entendu la clé tourner deux fois du côté de la première chambre. Puis il parut se lasser de la pénible besogne qu'il avait entreprise, car il repoussa les papiers et les registres qui étaient devant lui, et il reprit en laissant tomber son front dans ses deux mains :

—Et tant de bassesses et d'exactions auraient été inutiles !... C'est impossible !...

Tout à coup il se leva, ranima sa lumière, qui ne jetait plus qu'une lueur vague et effrayante, et, à son tour, il promena autour de lui un regard lent, scrutateur, inquiet, comme s'il eût demandé aux meubles et aux murailles de cette chambre le mot d'une énigme jusqu'ici inexplicable pour lui. Il s'approcha de la misérable couche sur laquelle était mort le vieil usurier, et en sonda avec attention les différentes parties. Mais l'examen était facile et court ; après une minute de recherche, Charles eut acquis la certitude que le défunt n'avait rien caché dans un pareil endroit. Il courut à la commode ; elle était ouverte et n'était remplie que de loques ; quant à la grande armoire, nous savons qu'elle avait été exclusivement destinée à contenir les papiers du vieillard.

Or, pendant que Charles tournait ainsi dans la chambre, allant d'un meuble à l'autre, sondant le lit, scrutant les murailles, il eût pu entendre derrière la porte un frôlement sourd, comme celui d'une personne qui se colle avec précaution contre une cloison pour écouter. et le bruit d'une respiration inégale, précipitée, à demi comprimée par la crainte et l'incertitude.

Mais Charles une fois préoccupé de l'idée qu'un trésor pouvait être caché dans cette chambre, n'était pas prêt d'y renoncer si vite. Il se souvenait que cette pièce lui avait été interdite de tout temps comme un sanctuaire inviolable dans lequel il ne lui avait été permis de pénétrer qu'en de rares occasions. Il rapprochait différentes circonstances déjà anciennes de ce qui venait de lui arriver quelques instants auparavant avec sa tante ; il se rappelait le bruit qu'il avait entendu dans cette chambre lorsqu'il avait sonné, le retard qu'on avait mis à lui ouvrir, l'effroi extraordinaire qu'avait manifesté la vieille fille quand il avait annoncé l'intention d'y passer la nuit, la répugnance qu'elle avait montrée avant d'en sortir, et il concluait de tout ceci que cette chambre devait renfermer quelque mystère qu'il lui fallait pénétrer à tout prix en ce moment ou jamais.

Les murailles étaient recouvertes d'un papier jaune sale déchiré en beaucoup d'endroits et appliqué immédiatement sur le plâtre ; il ne paraissait y avoir aucune possibilité qu'il pût couvrir quelque réduit secret ; il ne restait donc plus que le plancher mal joint et criard à examiner. En se baissant dans cette intention, Charles remarqua que les planches qui se trouvaient exactement devant l'armoire aux papiers étaient usées et polies par le frottement, comme si cette armoire eût dû éprouver des dérangements fréquents. Cet indice le fit tressaillir, mais il en découvrit un autre plus significatif encore. L'armoire n'était pas adhérente au mur, elle avait même une position un peu oblique, comme si l'on n'eût pas eu le temps de la remettre dans la position convenable, et, en glissant la main dans l'interstice, Charles sentit comme un courant d'air venant d'un appartement intérieur, creusé dans la muraille.

Il se releva lentement et alla chercher la lumière qu'il déposa au pied même de l'armoire. Le cœur lui battait avec une violence à briser sa poitrine. Saisissant le meuble à l'un de ses angles il s'éloigna de la muraille sans bruit et avec précaution pour ne pas éveiller sa tante qu'il supposait endormie dans la chambre voisine. Puis regardant dans l'espace laissé vide, il aperçut en effet un panneau entr'ouvert dont il n'avait jamais soupçonné l'existence.

Cette fois il fut près de défaillir ; sans nul doute, il avait découvert le lieu secret où les deux avares avaient recélé l'or amassé depuis tant d'années. C'était la sans doute qu'était retirée Philippine lorsqu'il avait sonné, et, dans sa précipitation, elle n'avait pas pensé à fermer cette porte mystérieuse. Il saisit la lumière et entra en rampant dans le couloir étroit ; il poussa le panneau, qui glissa sans bruit sur ces gonds, puis se dressant tout à coup, il se trouva dans un petit cabinet obscur, sans fenêtres, qui ne contenait pour tous meubles que deux escabeaux et une table. Mais tout autour de cette cachette, du haut jusqu'en bas, étaient de larges rayons, et chacun de ces rayons ployait sous d'énormes sacs alignés et numérotés avec soin. Charles porta la main en frissonnant de joie sur l'un de ces sacs... il était plein d'or. Il y avait là autour de lui, à lui, plus d'un million.

À cette vue la tête lui tourna et la présence d'esprit l'abandonna tout à fait. Jamais dans ces rêves de grandeur et de fortune qui traversent l'imagination de tout être jeune et plein d'illusion, il n'avait rêvé de si grandes richesses, de si éblouissants trésors ; il oublia en ce moment ce qu'ils avaient coûté de crimes et de privations aux deux misérables créatures qui les avaient accumulés dans ce coin obscur, il oublia ces choses qui, comme l'avait dit le vieux Ledoux, avaient

coulé sur chacune de ces pièces d'or, et, déliant d'orgueil et de joie, il poussa un cri perçant, un cri de triomphe, et resta en extase en répétant :—Et tout cela... tout cela est à moi...

Mais ce cri avait entendu ; tout à coup la porte de la chambre s'ouvrit et on traversa rapidement l'appartement ; puis on se précipita avec un bruit d'ongles et un grincement de dents dans l'étroit couloir formé entre l'armoire et la muraille, et, au moment où le jeune homme, enivré, ébloui, contemplant toutes ces richesses amoncelées, une main maigre, osseuse, armée de griffes acérées comme une patte de tigre, se tendait vers lui, et une voix saccadée, qui n'avait plus rien d'humain, murmurait :—Miserable !... méprisable ! sors d'ici !..

Charles se retourna épouvanté. C'était sa tante qui était là devant lui, sa tante dont il avait trompé la surveillance par ses précautions et qui était accourue à ce cri de triomphe dont elle n'avait que trop de viné le motif. Rien n'était changé à sa toilette de veille, et ses vêtements, souillés de poussière, prouvaient qu'elle avait passé la nuit accroupie devant la porte de la chambre. Ses yeux si ternes d'ordinaire semblaient devoir briser les orbites dans lesquels ils se torturaient et ils étaient injectés de sang, ce qui leur donnait un horrible pouvoir de fascination. En se glissant dans le passage son bonnet était tombé et ses hideux cheveux blancs se dressaient autour de sa tête. Une légère écume couvrait ses lèvres pâles et frémissantes.

Son premier mouvement fut de se jeter sur le jeune homme comme pour l'étrangler de ses deux mains convulsivement contractées, et Charles eut besoin de toute sa force pour repousser et contenir cette horrible furie.

—Va-t-en ! va-t-en ! murmura-elle avec un grognement sourd de bête féroce, va-t-en, te dis-je, ou je te tuerai ! Tout ceci est à moi, à moi, à moi ! ton père m'a donné sa part ! rien pour toi misérable... infâme... dissipateur... nous avons travaillé vingt ans... la nuit il venait s'asseoir ici, sur ce tabouret... moi sur cet autre... et nous comptons cet or... et ce serait pour toi que nous aurions mis là ces richesses, notre passion, notre amour à tous deux ? oh ! je veux t'étouffer, je veux t'ouvrir les veines avec mes ongles et boire ton sang..

Et elle s'agitait, se tordait avec frénésie, mordant cruellement les fils de son frère pour se dégager. Dans cette lutte épouvantable les sacs d'or tombaient autour d'eux et le tintement du précieux métal semblait redoubler l'exaltation de la vieille fille.

Cependant Charles était parvenu à la contenir sur un tabouret, et, rappelé à lui-même par cet effroyable désespoir, il lui disait avec douceur :

—Ma tante, je vous en supplie, calmez-vous ! au nom du ciel, revenez à vous même ! Si vous réclamez une part dans cette fortune que je viens de découvrir, je vous en donnerai la moitié... elle est assez considérable pour qu'on puisse la partager..

Mais ces paroles, au lieu de calmer l'irritation de la mégère, ne faisaient que l'augmenter encore :

—Partager ! Non, je ne veux pas... tout m'appartient ; mon frère avant de mourir m'a dit : " Garde tout cela comme un dépôt... n'y touche pas... Surtout ne donne rien à ce libertin, à ce misérable, mon fils.. " Et je ne veux par partager, moi, et je veux tout, entends-tu... tu n'auras rien... sors d'ici..

Charles, en présence de cette rage aveugle, ne savait quel parti prendre. La lutte menaçait de se continuer, et pourtant ses forces s'épuisaient, la sueur lui coulait du front ; tout à coup il s'aperçut que les efforts de sa furieuse adversaire devenaient moins énergiques et moins vigoureux. Son visage, si jaune d'ordinaire, s'était empourpré d'une rougeur surnaturelle ; ses mains cessaient de se raidir et sa tête lui tombait sur les épaules comme si les muscles du cou n'avaient plus la force de la soutenir ; les paroles devenaient de moins en moins distinctes dans sa bouche violemment fermée, et bientôt elles ne formèrent plus qu'un murmure vague et confus. La vieille fille, cédant à la violence de ses émotions, était en proie à une congestion sanguine qui lui enlevait l'usage de ses sens.

Charles profita du moment : il repoussa avec force l'armoire, qui ne ne laissait pas assez de jeu à la porte de la cachette, puis revenant à sa tante, presque entièrement évanouie, il la prit dans ses bras et l'emporta jusqu'au lit qui était le plus voisin.

Alors, oubliant tout, jusqu'à cette fortune qu'il venait de recouvrer d'une manière si inattendue, il ne songea qu'à l'impérieux devoir d'humanité qui lui ordonnait de procurer de prompts secours à la vieille fille. Il sortit un moment de la chambre et descendit rapidement chez la portière, ordonner à grands cris d'aller chercher le médecin le plus proche. Puis il remonta en toute hâte, traversa l'appartement, mais quand il arriva à la porte de la chambre où il avait laissé Philippine, il trouva cette porte soigneusement verrouillée en dedans. La vieille fille, se voyant seule avec son or, s'était trainée mourante pour s'enfermer encore avec lui.

Ce fut vainement que le jeune homme, qui sentait l'imminence du péril, la supplia à travers la porte de lui ouvrir ; à ses prières et à ses supplications on ne répondait que par des gémissements et

des soupirs. Le docteur arriva quelque moments après, suivi de la portière ; Charles leur apprit de quoi il s'agissait et décrivit les symptômes qu'il avait remarqués dans l'état de Philippine. Le docteur reconnut que le danger était plus pressant qu'on ne l'avait pensé et qu'il fallait se hâter de porter des secours à la malade. Mais ce fut vainement qu'on la supplia d'ouvrir ; Mme Robin elle-même, qui s'était ventée d'être plus heureuse, échoua dans ses supplications.

—Ma tante, disait Charles avec douceur et en pleurant avec un véritable chagrin, je vous en prie, ouvrez-moi ; vous êtes en danger de mourir si on ne vous porte de prompts secours ! Le médecin est là ; ouvrez. A quoi vous servent vos richesses si vous mourez sans en jouir ? Oh ! ouvrez-moi, je vous en prie ! je vous abandonnerai tout s'il le faut ; je ferai tout ce que vous me direz de faire, mais ouvrez-nous, au nom de Dieu...

A toutes ces demandes pressantes on ne répondait toujours que par des gémissements étouffés et des paroles vagues dans lesquelles Charles reconnaissaient pourtant les monosyllabes que la vieille avare avait répétées si souvent :—Je veux tout ! je veux tout !...

Il fallait donc enfoncer la porte, et comme dans l'appartement du vieux Dufour il y avait partout de fortes et solides serrures, on fut obligé d'avoir recours à un serrurier. Tout cela entraîna de longs retards, et quand après d'inutiles efforts on fut enfin parvenu à forcer la porte, les plaintes et les gémissements avaient cessé depuis longtemps.

On trouva la vieille fille morte et couchée en travers devant l'armoire fatale. Dans les dernières convulsions de sa terrible agonie, elle avait encore eu la force de repousser jusqu'à la muraille le meuble qui masquait la porte secrète, et elle avait expiré en défendant son trésor.

Charles héritait de 60,000 livres de rente.

III.

A quelque distance de Meudon, non loin de la prairie où Charles Dufour avait rencontré pour la première fois la famille Ledoux, s'élevait une petite maison de campagne toute blanche avec des volets verts, et dont le passant admire la situation riante sur le bord de la Seine. C'est là que nous retrouverons quelques uns des personnages de cette histoire, dix-huit mois environ après les événements que nous venons de raconter.

Cette jolie habitation appartenait à M. Ledoux, à qui la fortune était devenue depuis un peu moins contraire. Il avait employé à cette acquisition

une somme assez considérable que lui avait fait recouvrer un procès gagné contre toute apparence. L'ancien marchand, impuissant à se créer de nouvelles ressources et ne voulant plus se lancer dans les hasards des spéculations commerciales qui lui avaient déjà été si funestes, s'était retiré dans cette paisible demeure, où il comptait passer doucement sa vieillesse. Là, éloigné du bruit et du tumulte de Paris, pouvant se livrer chaque jour à la pêche, qui était plus que jamais son occupation favorite, entouré des personnes qu'il aimait le plus, il eût pu être heureux si, dès les premiers jours de cette position nouvelle, un accident funeste ne fût venu jeter une teinte sombre sur tout l'avenir. Mme Ledoux, la mère d'Anaïs, n'avait pas eu le temps de jouir du calme de cette agréable retraite. Quelques mois après son installation à Meudon elle était morte d'une maladie cruelle qui minait depuis longtemps sa constitution.

On peut facilement comprendre quel vide avait laissé dans cette petite famille la perte d'une personne si chère. Long-temps Anaïs et le pauvre vieillard avaient confondu leurs larmes sans vouloir chercher de consolation. Mais le temps, qui cicatrise les blessures de l'âme malgré ceux qui souffrent, avait apaisé ce qu'il y avait de trop violent dans les premiers moments de la douleur, et un an environ après la mort de la mère, cette douleur n'était plus qu'un sentiment religieux et mélancolique qui s'était enfermé dans le cœur du père de la fille.

Cependant, au milieu de ces chagrins, les deux réclus avaient trouvé un ami dévoué et généreux qui avait cherché autant que possible à en adoucir l'amertume. C'était un jeune avocat plein de cœur et de talent et dont nous n'avons eu l'occasion de citer le nom qu'une fois dans le cours de cette histoire. Il s'appelait Moreau, et il était fils de l'ancien négociant, ami de Ledoux, qui avait été ruiné comme lui par les manœuvres usuraires de Dufour. C'était le jeune homme qui s'était chargé de la défense des intérêts du père d'Anaïs ; la cause, quoique juste, semblait désespérée ; déjà elle avait été perdue devant une juridiction, et Ledoux, écrasé par les frais de poursuite, l'avait abandonnée tout-à-fait lorsque le jeune Moreau vint le prier de lui confier cette fâcheuse affaire. Les poursuites continuèrent aux dépens de l'avocat, qui était pourtant loin d'être riche, et grâce à ses efforts, à son talent, à la chaleur de son amitié pour le père d'Anaïs, le succès dépassa toutes les espérances. C'était à cette circonstance que Ledoux devait la satisfaction de penser que, lorsqu'il irait rejoindre sa pauvre femme, il laisserait au moins une petite aisance à sa chère Anaïs.

La reconnaissance du vieillard pour l'éloquent défenseur de ses droits fut sans bornes ; il ne parlait de lui qu'avec enthousiasme, et quand le jeune Moreau venait faire une visite à Ledoux et à sa fille pour leur apporter de douces et salutaires consolations, le vieillard le traitait comme son fils. Aussi disait-on dans le cercle peu nombreux des gens qui s'occupaient encore du vieux bourgeois et de sa fille, que M. Alfred Moreau devait épouser Mlle Anaïs Ledoux ; que le projet de cette union était arrêté et devait être mis à exécution aussitôt que le deuil serait terminé. On disait aussi que le jeune avocat aimait de toute son âme la fille de son vieux client et que ce mariage comblerait tous ses vœux. Mais on ajoutait tout bas qu'il était douteux que la jeune personne partageât cette profonde affection ; même avant la mort de sa mère, on avait remarqué en elle une mélancolie profonde qui s'était augmentée encore à la suite de ce douloureux événement, et cela suffisait à quelques gens, prétendus bien informés, pour assurer qu'Anaïs avait au fond du cœur une passion secrète dont personne ne connaissait l'objet.

Voilà donc quelle avait été la marche des événements jusqu'au moment où nous reprenons l'histoire de cette famille.

C'était encore un soir d'été ; M. Ledoux venait de sortir pour accompagner à quelque distance de la maison son généreux ami, Alfred Moreau, qui retournait à Paris. Restée seule à l'habitation, Anaïs s'était mise à sa fenêtre encadrée de capucines et de pois de senteur, et elle partageait son attention entre le riant paysage qui s'étalait à sa droite et le grand chemin qui côtoyait les murailles blanches du jardin. Cependant ce fut bientôt le paysage qui l'occupa exclusivement et elle resta long-temps pensive en examinant cette belle campagne qui lui était pourtant si bien connue. Il y avait dans l'ensemble de ce tableau, dans les couleurs brillantes de cette nature amie, dans les émanations délicieuses de la rivière voisine, quelque chose qui rappelait irrésistiblement la soirée où Charles Dufour avait rendu au vieux pêcheur le léger service que nous connaissons déjà ; le soleil couchant dorait, comme autrefois, l'extrémité du grand peuplier qui servait d'abri ordinaire au vieux pêcheur ; comme autrefois, de joyeux oiseaux chantaient dans la verdure, et sans doute cette vue, ces chants, ces parfums, éveillaient dans le cœur de la jeune fille de tristes souvenirs, car elle porta sa main à ses yeux pour essuyer furtivement une larme.

Alors Anaïs, comme pour éviter de retomber dans de pénibles réflexions, ne retourna plus la tête du côté de la prairie voisine ; elle sembla s'étudier à épier le retour de son père, qui ne devait être absent que quelques minutes. Le vieillard

ne paraissait pas encore ; mais un événement imprévu dont le lieu de la scène était la voie publique elle-même attira bientôt toute son attention.

A l'extrémité de l'avenue venait d'apparaître tout à coup un élégant tilbury entraîné avec une rapidité effrayante par un cheval fougueux, qui visiblement n'obéissait plus à celui qui tenait les rênes. Il allait avec une inconcevable vitesse, mais par bonds irréguliers, se dirigeant tantôt à droite, tantôt à gauche, se heurtant contre les pierres et les arbres, et menaçant à chaque instant de briser ou de renverser la frêle voiture.

Malgré l'éloignement, Anaïs pouvait déjà distinguer le costume des deux personnes qui couraient un pareil danger. L'une était un groom en livrée éclatante. Tout préoccupé du soin de sa conservation, il s'accrochait aux parois du tilbury pour se préserver d'être jeté bas par les cahots furieux, et il poussait des cris que la distance empêchait d'entendre. L'autre, qui paraissait le maître, était un jeune homme mis avec la dernière élégance et dont la contenance hardie contrastait avec la terreur du domestique. A demi penché hors de la voiture, il tenait les rênes d'une main et de l'autre fouettait sans relâche le cheval vicieux, contre lequel il éprouvait une horrible colère ; mais le fier animal, loin de s'effrayer des châtimens, redoublait de furie, et la voiture était toujours emportée avec une inconcevable rapidité.

Que pouvait faire une jeune fille faible et timide dans une telle circonstance ? Le chemin était désert en ce moment et il n'y avait personne dans la maison qu'on pût envoyer au secours ; d'ailleurs, avant qu'on eût eu le temps d'accourir, cette effrayante péripétie aurait dû avoir son dénouement. Anaïs ferma donc les yeux quelques secondes pour ne pas être spectatrice de la catastrophe qu'elle prévoyait, et elle ne les ouvrit que lorsqu'un craquement sourd, suivi d'une exclamation d'épouvante poussée à quelques pas d'elle, lui apprit que le sort des étrangers était décidé.

Le tilbury venait en effet de se briser contre la borne qui protégeait l'avant-cour de la maison ; le cheval s'était abattu, mais ni le maître ni le domestique n'avaient été blessés. Le jeune homme était déjà à terre, reprochant au groom d'un ton moqueur sa lâcheté, et lui donnant des ordres pour faire réparer sur-le-champ les avaries de la voiture.

Tout-à-coup Anaïs écouta avec une émotion inexprimable les accents de cette voix. Elle se pencha hors de la fenêtre par un mouvement irrésistible, cherchant à voir celui qui venait de parler, puis elle poussa un cri arraché par l'étonnement, ou la joie, ou la terreur, ou peut-être par

tous ces sentiments à la fois, et elle se rejeta vivement en arrière, sans toute-fois quitter la fenêtre.

L'inconnu, surpris par cette exclamation qui se faisait entendre si près de lui, regarda précipitamment à côté de la fenêtre et aperçut la jeune fille.

—Mlle Ledoux ! ici ! s'écria-t-il.

Et, sans dire un mot au domestique, il s'élança vers la porte de la maison. Anaïs, en proie aux plus vives émotions, n'eut ni le temps ni la pensée de s'opposer à son projet, et, deux minutes après, Charles Dufour entra dans le petit salon où se tenait la jeune fille toute pâle et tremblante.

Mais Charles n'était plus en ce moment ce pauvre garçon de si piètre apparence, à la contenance si modeste et si timide, que nous avons désigné sous le nom de jeune homme à la redingote noire. C'était un beau cavalier marchant cambré, le front haut, la bouche souriante. Le chétive redingote d'autrefois avait été remplacée par un habit de cheval, chef-d'œuvre d'Humann, et qui, par sa coupe savante et la grâce qu'il donnait à la taille un peu courte de Charles, était presque un objet d'art. Son pantalon, irréprochable dans sa forme, avait dû coûter des soins inouïs à l'habile tailleur ; rien n'égalait le bon goût du nœud de sa cravate et l'élégante richesse de son gilet de soie. De magnifiques diamants brillaient à sa chemise de batiste, et d'autres plus précieux encore laissaient deviner leur forme sous ses gants jaunes. Il balançait d'une main une badine à pomme d'or et de l'autre il tenait un charmant bouquet composé des fleurs les plus rares et les plus précieuses.

Anaïs, qui n'avait pas changé, elle, qui était restée aussi simple dans sa mise et aussi belle que le jour où elle avait rencontré Charles pour la première fois, jeta un regard rapide sur le brillant jeune homme qui s'introduisait chez elle avec tant d'aisance et d'étourderie, et quels que fussent les sentiments secrets que cette apparition inattendue eût soulevés dans son cœur, elle sut promptement les dissimuler sous un masque de froideur et de sévérité. Elle se leva, fit quelques pas vers la porte, et elle demanda avec dignité :

—En vérité, monsieur, je ne sais s'il est convenable. . .

Charles s'était arrêté tout court au milieu du salon, comme si, après avoir cédé à un entraînement irrésistible, il venait de comprendre ce qu'il y avait de choquant dans sa démarche. Cependant il avait trop de présence d'esprit et d'usage du monde pour se laisser désarçonner par un pareil accueil, comme il n'y eût pas manqué au-

trefois, alors qu'il avait toute la simplicité et la candeur d'un écolier.

—Oh ! de grâce, mademoiselle, excusez mon étourderie. . . mais en entendant le cri que vous avez poussé, en vous voyant à cette fenêtre, vous que je n'ai pas revue depuis si longtemps et qui m'avez laissé de si chers souvenirs, la tête m'a tourné, et, sans savoir comment. . .

—Ne vous excusez pas, monsieur, reprit Anaïs du ton d'une politesse glaciale ; c'est peut-être moi qui ai tort de trouver étrange qu'après l'accident qui vient d'arriver à votre voiture, vous veniez prendre un moment de repos dans cette maison, qui se trouve la plus proche de la route. S'il est quelque secours que l'on puisse donner à votre domestique, disposez de ce qui se trouve dans cette maison, et quant à vous, monsieur, je suis fière de vous y recevoir jusqu'au retour de mon père, qui va rentrer sans doute, et qui, comme moi, s'empressera de vous en faire les honneurs. . .

En même temps elle offrit un siège à Charles Dufour, et alla s'asseoir elle-même à quelque distance. Le jeune homme semblait confondu de tant de réserve et de froideur. Il scrutait avec une attention minutieuse chacun des mouvements d'Anaïs, qui continuait à faire avec facilité et politesse ce qu'elle appelait les honneurs de la maison.

—Mademoiselle, reprit-il enfin d'un ton mélancolique dont on eût pu le croire déshabitué depuis long temps, j'espérais. . . que des relations bien courtes sans doute, mais franches et cordiales, de ma part du moins, m'avaient donné le droit d'être traité avec moins de dureté. Anaïs, ajouta-t-il d'un ton plus bas et en se rapprochant d'elle, avez-vous donc oublié cette soirée, cette heureuse soirée où je vous ai vue pour la première fois ?

La jeune fille fit un léger mouvement en entendant encore cette voix vibrante et plaintive qui l'avait tant émue pendant cette soirée à laquelle Charles faisait allusion. Cependant elle répondit sur le même ton de rigoureuse politesse :

—C'est en effet la première et la seule fois que je vous ai vu, et j'ai dû m'en souvenir, puisque je vous ai reconnu tout à l'heure, après dix-huit mois qui ont amené tant de changements dans votre position et dans la nôtre.

—Il est vrai, mademoiselle, dit Charles, piqué de cette réserve invincible, en jetant un regard autour de lui, je crois que la fortune vous a visitée.

—La modique aisance dont nous jouissons aujourd'hui a été compensée par de biens cruels revers, monsieur, dit Anaïs, qui s'attendrissait jal-

gré elle ; vous voyez que je suis vêtue de deuil et que je ne vous parle que de mon père....

Des sanglots lui coupèrent la parole à ce souvenir, et Charles, par un sentiment de sympathie et de respect pour cette douleur, garda un moment le silence.

—Mais je vous fatigue, monsieur, dit tout à coup Anais, rappelée à elle-même en essuyant ses yeux ; excusez une douleur que je ne suis pas maîtresse de contenir.... Ne parlons que de vous. Je savais d'avance, car mon père ne vous a pas perdu de vue depuis le jour où vous avez fait connaissance, je savais, ajouta-t-elle en jetant un regard de curiosité ironique sur le jeune Dufour, que vous étiez renommé dans tout Paris pour votre bon goût et votre élégance ; je suis heureuse de voir que la voix publique ne nous a pas trompés.

Cette observation, venue si brusquement après un épanchement de cœur involontaire, prouvait plus que le reste au jeune Dufour l'opinion fautive qu'Anais avait conçue de lui, puisqu'elle ne le jugeait plus capable que de s'occuper de semblables futilités.

—Mademoiselle, reprit-il d'un ton triste, vous êtes plus sévère pour moi que ne l'a jamais été l'ennemi le plus acharné de mon père. Il est vrai que, passant tout-à-coup d'une pauvreté presque complète à une fortune brillante, je n'ai pas su peut-être modérer mes caprices de luxe et de dépenses ; je me suis laissé aller sans m'en apercevoir à cette vie facile et attrayante des riches et des oisifs. Il faut pardonner beaucoup, Anais, à un jeune homme sans famille et sans amis, lancé au milieu du monde avec de nombreux désirs et les moyens de les satisfaire : il faut lui pardonner beaucoup parce que dans ce tourbillon d'hommes égoïstes et corrompus, il a conservé de la noblesse d'âme, de la générosité ; au milieu des jouissances, de l'orgueil et des plaisirs il a conservé au fond de son cœur des souvenirs de jeunesse, frais et purs, qui les garantissaient contre la perversité du monde..

Il s'arrêta pour juger de l'impression qu'il avait produite sur la jeune fille.

—Je n'en doutais pas et je vous en félicite, M. Dufour, reprit Anais d'un ton sec en voyant qu'il s'arrêtait.

Ces dernières paroles semblèrent frapper douloureusement le fils de l'usurier. Comme il venait de le dire, ébloui d'abord par la richesse, étourdi par la position brillante qu'elle lui avait donnée, le souvenir d'Anais s'était affaibli dans son cœur, mais ce souvenir ne s'était jamais éteint tout-à-fait Charles avait fait même quelques démarches pour retrouver la famille Ledoux, dont il avait perdu la trace depuis l'issue heureuse du procès

gagné par Moreau, et en retrouvant Anais plus belle et plus attrayante que jamais, son amour engourdi s'était réveillé tout-à-coup. D'ailleurs, Charles était déjà à cette période de réaction que traversent, après une certaine époque, ceux qui se sont livrés exclusivement aux folies bruyantes du monde ; il commençait à se *dégriser*, si on peut user de ce mot, des jouissances de la richesse ; il éprouvait le besoin des émotions et des pures jouissances du cœur. Il était donc sincère dans ses paroles et dans les sentiments qu'il exprimait en s'adressant à Anais, son premier et son seul amour. Mais la sévérité, la froideur calculée, la cruauté inexplicable de la jeune fille le remplirent de désespoir. Trop peu expérimenté pour comprendre tout ce qu'il y avait d'intérêt véritable dans cette exagération d'indifférence, il prenait au pied de la lettre les rigueurs d'Anais et au dernier coup qu'elle venait de lui porter, il put à peine à son tour contenir ses larmes.

La conversation était tombée, et ni l'un ni l'autre ne semblait songer à la reprendre. Charles se leva et dit avec une politesse mélancolique.

—J'abuse peut-être de vos moments, mademoiselle, et il faut que je me retire, en vous priant d'excuser la gêne que je pourrais vous avoir causée.... Cependant, ajouta-t-il en prenant sur une table le riche bouquet qu'il y avait déposé et en le présentant à Anais, toute triste qu'a été pour moi cette entrevue, puis-je vous prier d'accepter ces fleurs comme souvenir ?.... Je conviens qu'elles étaient destinées à la maîtresse de la maison de campagne où je me rendais, lorsque l'accident arriva à mon tilbury....

La jeune fille ne tendit pas la main pour recevoir ce présent, mais elle répondit avec une timidité pleine de douceur :

—Monsieur Charles, quand vous étiez pauvre, sans espérance et sans avenir, vous m'avez offert un soir, en secret, une petite fleur des champs, et je l'ai acceptée parce que c'était l'offrande d'un jeune homme dont le cœur était noble et qui eut été humilié d'un refus ; ce souvenir me suffit. Et quant à ces fleurs élégantes destinées à une autre....

Charles laissa tomber le bouquet.

—Ce souvenir vous suffit, dites-vous ! s'écria-t-il avec un accent de joie ; vous vous souvenez de cette violette, de cette offrande du pauvre orphelin ? vous l'avez conservée peut-être ! Oh ! assurez-moi, Anais que vous l'avez conservée..

—Ai-je dit que je l'avais conservée ? murmura la jeune fille toute troublée.

—C'est donc vrai ! Oh ! Anais, je vous en supplie, laissez-moi croire....

—Monsieur, voici mon père, dit la jeune fille en reprenant son ton de froide politesse et en désignant l'escalier, dans lequel se faisait déjà entendre le pas lent et lourd du vieux Ledoux. Charles se rejeta sur sa chaise avec désespoir. Quant à Anaïs, au moment où son père entra dans le salon toute trace d'émotion avait déjà disparu de son visage.

M. Ledoux ne parut pas surpris de voir le jeune Dufour en tête à tête avec sa fille ; en arrivant il avait aperçu le tilbury qu'on réparait sous ses fenêtres ; il avait questionné le domestique qui lui avait dit le nom de son maître et de l'accident dont il avait été sur le point d'être victime. Son accueil au fils de l'usurier fut ce qu'il devait être, simple et poli. Charles s'était levé respectueusement à l'entrée du père d'Anaïs et il lui avait tendu la main que le vieillard par respect humain peut-être ne voulut pas refuser.

—Bonjour, jeune homme, bonjour, dit-il ; il y a longtemps que nous nous sommes vus ! Il est vrai, ajouta-t-il comme s'il se fût parlé à lui-même, qu'une entrevue, après ce qui vous est arrivé eût été peut-être aussi embarrassante pour l'un que pour l'autre !....

—Monsieur....

—Eh ! bon Dieu ! ne cherchez point d'excuse, interrompit le vieillard d'un ton de bonhomie, n'avis-je pas prévu tout ce qui vous est arrivé ? Vos intentions étaient louables ; mais la fortune change les caractères en même temps que les positions. Tenez, ajouta-t-il en désignant par un geste ironique le costume du jeune dandy, croyez-vous que dans un pareil équipage vous consentiriez aujourd'hui, comme vous l'avez fait il y a deux ans, à grimper dans un arbre pour décrocher à la prière d'un pauvre vieux pêcheur une ligne et un tourbillon, valant ensemble dix sous au plus ?....

—Pourquoi non, monsieur ? aujourd'hui comme autrefois le désir ardent de vous être utile...

—Aujourd'hui mon jeune élégant, reprit Ledoux d'un air goguenard, aujourd'hui vous craindriez plus de déchirer vos gants jaunes qu'autrefois d'écorcher vos mains ; aujourd'hui vous craindriez surtout de vous montrer dans la position ridicule d'un gamin de Paris montant au mât de cocagne des Champs-Élysées aux fêtes de juillet, et si vous aviez le désir véritable d'être utile à celui qui implorerait votre secours, vous paieriez l'arbre entier et vous le feriez jeter à bas pour avoir la ligne ; ce serait là une prodigalité de grand seigneur digne du caractère que vous avez aujourd'hui. Oh ! je connais bien des circonstances de votre vie nouvelle ! Je sais par exemple quelle fête somptueuse vous avez donnée il y a quelques jours au château du comte Rainville, près de Ver-

sailles, à l'occasion du jour anniversaire de votre naissance, vous qui... enfin suffit ! Au diable ma langue ! les journaux me disent les prix que vos chevaux ont gagnés aux courses dernières du Champs de Mars. Il n'est bruit que de vos paris de mille guinées dans les courses au clocher et les combats de coqs ; vous faites autorité dans les revues de mode pour votre élégance et votre bon goût. Vous avez pris place dans cette foule de fainéants et de fais débauchés qu'on appelle des LIONS ; vous voyez, jeune homme, que je sais où vous en êtes, que malgré votre modestie je connais votre gloire. Sur mon âme, je puis dire que vous avez fièrement marché depuis deux ans, et si les morts revenaient....

—Monsieur....

—Et j'oubliais, reprit le vieillard, qui s'étaient animé et qui, sans s'en apercevoir, parlait avec une véhémence extraordinaire, j'allais oublier la parure de dix mille écus que vous avez offerte il y a huit jours à une nouvelle mariée, la femme du banquier Maurice, qui demeure dans la ville située derrière Meudon, à un quart de lieue d'ici, cette dame chez qui vous alliez sans doute au moment où l'accident arrivé à votre cabriolet nous a procuré le plaisir de votre visite... Oh ! je suis bien informé, je vous assure, et si je ne connaissais le revers de la médaille, je pourrais dire que... vous dépensez généreusement votre fortune, et que vous étiez digne de la posséder.

Le vieux Ledoux s'arrêta un moment après cette longue tirade, que Charles avait écoutée d'un air morne et pensif. Sans doute la conscience du jeune homme lui reprochait déjà amèrement cette conduite dissipée que l'on venait de dérouler à ses yeux avec tant de chaleur, et il répondit d'un ton de respect :

—Vous avez raison, monsieur ; j'ai employé à un usage bien frivole cette fortune. fruit de tant d'exactions et de bassesses ; mais, seul et livré à des instincts de faste et de plaisir, que pouvais-je faire de cette richesse mal acquise ?....

—Ce que vous en pouviez faire ? interrompit le bourgeois avec énergie ; avez-vous oublié déjà ce que vous me disiez lors de notre première entrevue, lorsque je vous appris que vous étiez riche ! Avez-vous oublié les sentiments généreux que vous m'exprimiez alors à l'égard de tant de personnes ruinées par l'avarice de celui que vous savez ? Ce que vous pouviez faire de votre fortune, Charles Dufour ? je vous rappellerai vos propres paroles : vous deviez essayer bien des larmes, adoucir bien des misères, réparer bien des injustices... et ce n'est pas pour moi que je parle ici, moi, qui ai été plus que tout autre victime de cette insatiable avidité de votre père, et qui, sans le secours d'un homme dévoué et généreux, serais

peut-être encore réduit à l'indigence : vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui je refuserais toute restitution tardive... Mais il en est d'autres qui souffrent par la faute de celui dont vous portez le nom, il en est d'autres....

—Oh ! de grâce épargnez-le ! dit Anaïs en montrant à son père le jeune Dufour qui sanglotait.

—Oui, tu as raison, mon enfant, reprit le vieillard avec plus de douceur, il ne faut pas être impitoyable pour lui parce que, malgré ses travers et ses fautes, il avait un noble cœur ; mais il a manqué un équilibre à sa vie, il a passé trop rapidement de la misère à l'opulence ; les extrêmes sont toujours dangereux. Va, je sais aussi faire la part des circonstances fatales ; et c'est parce que je vois dans quel chemin elles l'ont mis et vers quel abîme elles l'entraînaient, c'est parce que je sais que dans cette voie de plaisirs effrénés qu'il suit à grands pas, il est difficile, impossible peut-être de s'arrêter....

—Oh ! vous vous trompez, monsieur Ledoux, vous vous trompez, je vous jure reprit Charles en essuyant rapidement ses larmes, je puis encore être sauvé ; cette existence inutile et vaine me pèse déjà. Je suis encore capable de dévouement et de généreux sacrifices ; ces injustices dont vous parlez, je puis les réparer encore... et c'est à vous monsieur, que je demanderai la force d'entrer dans une voie nouvelle d'expiation et de repentir....

—A moi ?

—Monsieur Ledoux, depuis le jour où j'ai vu pour la première fois votre charmante fille, elle a fait sur moi une vive impression. Il est vrai que depuis, livré à une sorte de vertige et d'ivresse, j'ai paru oublier cette soirée où elle jeta sur l'orphelin un regard de pitié ; il est vrai qu'un moment j'ai laissé s'engourdir dans le fond de mon cœur cet amour naissant dont l'objet était éloigné de moi ; mais aujourd'hui, monsieur, en retrouvant si belle et si touchante cette jeune fille que je n'avais fait qu'entrevoir, cet amour s'est réveillé, et cette fois durable, exclusif, profond.... C'est pour cela, monsieur, que je vous demande la main de Mlle Anaïs.

La jeune fille poussa un léger cri en détournant la tête pour cacher son émotion. Le vieux Ledoux resta stupéfait de cette proposition ; elle lui semblait si monstrueuse, si étrange, si inattendue, que visiblement la pensée d'une pareille union n'avait pu jamais entrer dans son esprit.

—Vous ! s'écria-t-il, vous, Charles Dufour ! épouser Anaïs !

—Et pourquoi me la refuseriez-vous, monsieur, reprit Charles d'un ton suppliant, si je vous promets de faire tous mes efforts pour qu'elle soit heu-

reuse, si elle doit contribuer à m' rendre tout-à-fait bon, si elle doit m'aider dans cette œuvre honorable de rehabilitation que je veux tenter pour la mémoire de mon père ? Pourquoi....

Le vieillard l'interrompit par un signe de la main. Revenu de son premier étonnement, il dit d'une voix grave et austère :

—Je vous parlerez avec une entière franchise, Charles Dufour, parce que je vous crois digne d'entendre toute la vérité. Je ne prendrai donc pas de détours pour vous dire qu'à mes yeux vous avez un tort irréparable, celui de porter le nom que vous portez ; quelles que soient vos qualités personnelles, vous ne pouvez effacer à mes yeux cette souillure originelle, parce qu'à ce nom se rattache le souvenir de tous mes malheurs. Je sais bien que, dans ce grand monde où vous prodiguez l'or, on ne s'inquiète pas de la manière dont cet or a été acquis ; mais je m'en inquiète, moi, et tous ceux que je vois, ceux avec qui je vis, s'en inquiètent aussi. Souvent déjà peut-être quelque victime de la rapacité de votre père, en vous voyant passer fier et dédaigneux dans un riche équipage, a prononcé contre vous tout bas une malédiction, et je ne veux pas que ma fille prenne sa part dans les malédications. Quand vous étiez pauvre et sans appui, quand votre père, disiez-vous, était mort insolvable, quand vous n'aviez pour tout bien que des sentiments généreux, si alors vous m'aviez demandé la main de ma fille j'eusse hésité peut-être à vous la refuser ; aujourd'hui je n'hésite plus. Vous êtes riche, vous avez tous les avantages que l'éducation et la fortune donnent, vous pourrez épouser quelque grande dame, la fille d'un banquier ou d'un notaire peut-être, puisque c'est là notre aristocratie, enfin une femme riche et opulente comme vous ; vous pourrez choisir dans toute cette société du grand monde où vous vivez ; là on ne vous demandera pas l'histoire, de votre père l'usurier et de votre tante Philippine, morte de rage et d'avarice, mais vos titres de propriétés et vos contrats de rente ; pour vous les mères pareront leurs filles, et les filles vous adresseront de douces paroles. Un millionnaire à marier ! moi, qui ne suis qu'un petit bourgeois ruiné, j'ai le malheur d'être plus délicat sur l'origine de la fortune de mon gendre. Les petits marchands, vous le savez, ont des idées étroites, après avoir appris ce que coûte à gagner chaque écu renfermé dans leur comptoir, ils ont le droit de dire leur opinion sur la différence qui existe entre une fortune acquise honorablement et une fortune... comment dirai-je ? je ne voudrais pas vous offenser.

—Monsieur, je n'eusse pas osé solliciter une pareille faveur si je n'avais annoncé d'abord le désir sincère de réparer les sorts que vous me reprochez. Ce monde dont vous parlez, je veux

e quitter pour toujours ; cette fortune volée, car c'est là le mot dont vous vouliez vous servir, c'est la purifier par des restitutions, mais laissez-moi espérer que mes efforts...

—Prenez garde, jeune homme, prenez garde de promettre plus qu'il ne vous ne pourriez tenir ; je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, et je sais que vous êtes sincère en ce moment ; mais prenez garde que les sacrifices dont vous parlez ne soient au-dessus de vos forces ; vous êtes plus attaché que vous ne pensez à cette vie brillante et orgueilleuse qui, je le vois avec regret, doit vous conduire fatalement à un abîme. Maintenant que vous avez vécu dans l'opulence, vous n'accablerez plus sans regret même la médiocrité pour l'avenir, et peut-être un jour maudirez-vous ceux qui auraient profité d'un moment d'entraînement pour vous arracher de tels sacrifices ! peut-être même des regrets deviendraient-ils de la haine pour la pauvre femme qui....

—Pouvez-vous le croire, monsieur ? pouvez-vous supposer....

—Plus vous auriez sacrifié, plus vous croiriez avoir le droit d'être exigeant à votre tour, dit Ledoux avec autorité ; mais aussi bien, monsieur, cette discussion est inutile puisque je dois vous avouer que la main d'Anaïs n'est plus libre et que ma parole est engagée à un autre..

—Quoi ! mon père, sans m'en avoir parlé ! s'écria Anaïs avec un étonnement douloureux.

Charles crut trouver dans ces paroles un encouragement, et il poursuivit avec chaleur :

—J'ai un rival, dites-vous ? Et où pourriez-vous trouver, monsieur, quel que soit cet étranger, où pourriez vous trouver un homme qui ait pour votre fille une affection plus vive que la mienne, qui désire plus ardemment que moi de la rendre heureuse ? quels droits aura ce rival pour obtenir de préférence à moi....

—Quels droits, monsieur ? je vais vous le dire. Ce rival est un jeune homme plein de générosité et de dévouement, à qui seul nous devons l'aisance dont nous jouissons aujourd'hui ; ce rival est le seul ami qui nous soit resté dans des moments cruels où nous avions besoin des secours d'un ami ; ce rival enfin, c'est Alfred Moreau, le fils d'un de mes anciens confrères qui, comme moi, a été ruiné par votre père, monsieur Charles Dufour !

Mais Charles, sans faire attention à l'amertume de ces paroles, reprit, en regardant Anaïs, dont les yeux étaient pleins de larmes.

—Cependant, monsieur, si votre fille n'aimait pas ce jeune homme, que vous lui destinez sans son consentement....

—Elle l'estime et cela suffit.

—Mais, monsieur, dit Charles en parlant avec lenteur et sans détourner son regard de la jeune fille, de plus en plus émue, si Mlle Anaïs en aimait un autre, et si elle vous disait d'une voix suppliante : " Mon père, ne repoussez pas un jeune homme sans amis sages et sans protecteurs éclairés, qui vient vous demander des conseils et les moyens de réparer ses torts ; ne le rejetez pas violemment dans ce monde qu'il voudrait quitter, et où l'attendent tant de périls auxquels il succombera tôt ou tard ; permettez-moi, à moi qu'il aime et dont il est aimé, moi qui aurais tant de puissance et de droits sur son cœur, de m'associer à l'œuvre de repentir et d'expiation qu'il veut entreprendre, et qui doit garantir son bonheur et le mien." Dites, monsieur, que répondriez-vous à une telle prière de votre enfant ?

—Je répondrais.... mais cela est impossible, Anaïs ne vous aime pas....

Anaïs tomba dans les bras de son père et cacha, en pleurant, sa tête dans la poitrine du vieillard. Ledoux pâlit, mais il resta calme ; il avait compris toute la portée de cette action de sa fille.

—Si Anaïs me disait cela, monsieur, répondit-il avec émotion, si elle aimait ce jeune homme, je lui dirais à mon tour : Anaïs je ne veux pas violenter ta volonté, mais écoute les conseils de ton père ; deux hommes sollicitent ta main ; l'un est pauvre, il est vrai, mais son nom est pur, c'est à son dévouement que ton père a dû le bien-être et la tranquillité qu'il n'espérait plus, c'est lui qui a adouci les derniers moments de la pauvre mère, c'est lui qui nous a donné les encouragements dont nous avions besoin dans des malheurs récents, c'est lui enfin que ton vieux père te présente comme celui qui t'offre le plus de garanties de bonheur dans l'avenir ; l'autre est riche, mais son nom est souillé ; il t'aime, mais il a laissé ta famille dans l'oubli quand son devoir était de la secourir ; il te fait des promesses, mais il n'aura pas la force de les tenir ; il était bon, mais il a déjà au cœur la piqûre de la corruption, et c'est pourtant à celui-là que tu as donné ton affection ; maintenant, choisis, ma fille, et dis-nous quel est celui qui sera ton époux..

Anaïs releva la tête et promena un instant son regard égaré de Charles à son père, pour deviner si cette question était une fiction ou une réalité.

—Choisis, Anaïs, répéta le vieillard avec fermeté.

Elle garda un moment un pénible silence. Un conflit déchirant avait lieu dans son âme en ce moment suprême où elle allait décider elle-même de son sort. Plusieurs fois un nom parut venir expirer sur ses lèvres, plusieurs fois elle se tourna vers Charles comme pour lui dire : " C'est vous. "

Puis elle se jeta encore d'un mouvement désespéré dans les bras de son père, comme pour échapper à elle-même, et elle dit d'une voix faible :

— Mon père, je ne me marierai jamais.

Charles fut comme frappé de la foudre.

— Anaïs, s'écria-t-il, Anaïs, vous pouvez me rendre le plus heureux des hommes, et vous ne l'avez pas voulu !

— Faut-il donc que ce vieillard, mon père, ait peut-être un jour le droit de me maudire ?

— Anaïs, dit M. Ledoux à son tour, est-il vrai que tu t'opposerais à mon projet d'union avec Alfred, notre bienfaiteur, notre ami ? . . .

— Mais je ne l'aime pas, lui dit la jeune fille en se laissant aller à demi évanouie dans un fauteuil.

Le vieillard, qui sentait le besoin de terminer cette longue et fatigante scène, dit alors à Charles, qui restait consterné :

— Adieu, monsieur Dufour ; il est temps que vous quittiez cette maison où vous laisserez de si pénibles souvenirs, et je vous demande, au nom de l'honneur, pour la tranquillité de cette enfant, pour la vôtre, pour la mienne, de n'y revenir jamais. Dans d'autres temps et d'autres circonstances peut-être, j'aurais eu pour vous une affection sincère, et je déplore les erreurs dans lesquelles la fortune va vous entraîner. . . Mais, adieu, encore une fois ; il vous sera facile d'oublier le passé, et soyez heureux. . .

— Quoi ! monsieur, dit Charles avec désespoir, cette décision est donc irrévocable. . .

— Irrévocable ! répondit le vieillard.

Charles hésita encore quelques minutes.

— Adieu, dit-il enfin en regardant Anaïs, qui avait perdu tout-à-fait l'usage de ses sens ; quelle soit heureuse aussi, elle ; et vous, monsieur, recevez ma parole, je ne viendrai plus troubler votre repos ; vous ne me reverrez jamais.

Il sortit lentement et la tête baissée ; cinq minutes après, son tilbury, qui avait été réparé, roulait vers Paris.

Comme il l'avait promis, Charles ne reparut plus à la petite maison de Meunon, et tout, dans cette paisible demeure, reprit bientôt son calme accoutumé. Anaïs, dont cette scène avait remué si vivement le cœur, et qui pour la première fois de sa vie avait osé laisser voir un sentiment que son père n'approuvait pas, retomba dans cette obéissance passive d'une jeune fille timide, habituée à s'en rapporter à d'autres du soin de son propre bonheur. Elle ne prononçait jamais le nom de Charles Dufour, mais elle était calme, et on eût dit qu'elle avait tout oublié.

Cependant le vieillard, dans sa simple expérience, n'était pas la dupe de cette indifférence affectée ; il savait bien que cette tranquillité que montrait la jeune fille n'était qu'à la surface, et il en avait la preuve dans les refus obstinés qu'il essayait chaque fois qu'il voulait faire des allusions détournées à un mariage avec Alfred Moreau, son projet favori. Il comprit donc que pour remplacer l'un des rivaux par l'autre dans le cœur de sa fille, il fallait d'abord perdre celui qui était aimé, et heureusement pour les projets du vieillard, Charles Dufour semblait les favoriser de tout son pouvoir.

Après son entrevue avec Anaïs, le fils de l'usurier avait en effet recommencé à remplir Paris du bruit de ses prodigalités et de ses folies. Soit que le désespoir l'eût poussé à suivre jusqu'au bout cette voie de désordres dans laquelle il était entré, soit que déjà, comme l'avait dit M. Ledoux, il fût trop tard pour qu'il pût renoncer aux habitudes qu'il avait contractées, soit enfin qu'il fût entraîné par cette fatalité qui semble s'attacher quelquefois aux fortunes mal acquises, il continua d'occuper de son luxe effréné tout le monde élégant et d'étaler à tous les regards le scandale de son opulence. Ledoux profitait habilement de toutes ces circonstances ; il conta à sa fille sans affectation les anecdotes dont Charles était le héros ; il n'oubliait aucun de ses paris excentriques, aucune de ses pertes aux courses de chevaux ; il allait même jusqu'à faire deviner quels bruits scandaleux couraient dans les petits journaux à propos de telle actrice, de telle danseuse et du fils de l'usurier. Puis quand il croyait avoir fait une vive impression sur sa fille, en étalant à ses yeux le spectacle des désordres de celui qu'elle avait aimé, il répétait en prenant lentement une prise de tabac.

— Oui, oui, tu le sais, Anaïs ; j'avais prévu tout ce qui arrive.

A quoi la jeune fille répondait presque toujours avec le même sang-froid apparent :

— Pourquoi me parler de cela, mon père ? les torts de ce jeune homme ne nous regardent pas.

Mais si Ledoux, trompé par cette indifférence, se risquait alors à faire l'éloge d'Alfred Moreau et à énumérer longuement les services que le jeune avocat leur avait rendus, Anaïs, après l'avoir écouté attentivement, disait avec un sourire :

— Oui, mon père, je connais toutes les obligations que nous devons à ce jeune homme, personne n'a plus que moi d'estime et de reconnaissance pour lui.

Puis elle s'échappait sur quelque frivole prétexte, et le vieillard reconnaissait avec chagrin qu'il n'avait pas avancé d'un pas dans la réalisation de ses projets.

Cette vie intime et sans fortes émotions, à l'extérieur du moins, dura deux ans encore. Alfred Moreau venait de temps en temps à la petite maison, mais toujours réservé, délicat, affectueux, il ne poursuivait pas Anaïs d'attentions qui eussent pu être importunes; il semblait attendre du temps, de la raison, de l'estime, ce que n'avaient pu lui donner ses services passés et l'autorité paternelle.

Un matin d'automne, M. Ledoux, que les années avaient déjà bien cassé, traversait la prairie que nous connaissons déjà pour aller pêcher à sa place accoutumée, sous le grand peuplier du bord de l'eau. Sa fille venait après lui portant son panier à ouvrage et un des ces pliants légers si utiles à la vieillesse dans les promenades de campagne. Anaïs était presque gaie; quoique le ciel fût couvert et un peu orageux, le temps était superbe et la pêche promettait d'être abondante. Tout en marchant, le vieillard développait sa canne à pêche et faisait choix de la ligne qu'il croyait la plus convenable à la saison et à l'appât dont il allait se servir. Quand ils approchèrent de la rivière, ils entendirent ce bruit régulier que produisent les ables en sautant tous à la fois hors de l'eau, comme cela arrive souvent pendant les journées chaudes, le matin et le soir.

— Ah! ah! dit le vieillard d'un petit ton fanfaron qui lui était particulier lorsqu'il allait se livrer à son divertissement favori, il paraît que l'on m'attend en bon ordre là bas! C'est bien; il y en a là quelques-uns qui dans un moment sauteront plus haut encore, si Dieu me prête assistance! Tu vas voir, Anaïs, je vais pêcher à la volée... tu vas voir! je te promets des alettes à millions...

— Allons, papa, bonne chance, ... Vous n'avez pas autant de bonheur à la pêche qu'autrefois; depuis quelque temps...

— C'est que je commence à vieillir un peu, ma fille.

Elle établit le pliant à l'ombre d'un peuplier afin que le pêcheur pût se reposer quand il en sentirait le besoin. Pour elle, elle prit sa broderie et s'assit sur l'herbe, à quelque distance de la rivière, en fredonnant une romance qu'elle accompagnait à ravir sur le piano dans ses moments de gaieté.

— Eh! eh! reprit le vieillard en s'approchant du bord de l'eau pour lancer sa ligne, je comprends d'où vient cette jétulance de mesdames les alettes! je n'ai jamais vu dans cet endroit un pareil essaim de mouchérons. On dirait...

La voix lui manqua tout-à-coup; il resta debout, l'œil fixé sur une touffe épaisse de roseaux qui était à quelque pas de lui et au-dessus de laquelle bourdonnait une nuée de petits insectes qui avait attiré en cet endroit cette grande quantité de poissons.

— Eh bien, mon père, qu'y a-t-il demanda la jeune fille avec inquiétude, en voyant le vieillard reculer avec effroi.

— Rien, rien, ma fille, dit M. Ledoux en faisant quelques pas au devant d'elle pour l'empêcher d'approcher. Seulement j'ai changé d'avis, je ne nécherai pas aujourd'hui, rentrons.

— Mon père, vous me cachez quelque chose...

— Eh bien, ma fille, puisqu'il faut te dire la vérité, le corps d'un noyé s'est arrêté là dans ces herbes, et il faut que j'aie fait ma déclaration à l'autorité.

— Un noyé! oh! mon Dieu! je veux le voir!

Et avant que Ledoux eût le temps de l'en empêcher, elle s'élança vers le bord de la rivière. Elle aperçut en effet un cadavre dont la partie antérieure était engagée dans les roseaux à quelque distance du rivage et dont l'autre partie flottait dans le courant. Anaïs put seulement reconnaître que ce corps était celui d'un homme jeune et bien vêtu. Elle fut prise par un saisissement qui eût pu devenir dangereux si son père ne l'eût entraînée de force en la grondant à demi.

— Enfant, disait-il, de pareils spectacles ne sont pas faits pour toi! tu vas être malade de frayeur pendant un mois!

— Mon père, demandait Anaïs en chancelant, ne vous semblait-il pas que c'était là le corps d'un homme jeune... élégant?... ..

— Je... je n'y ai pas pris garde, ma fille...

— Pauvre jeune homme! c'est peut-être un amour désespéré qu'il l'a poussé au suicide!

— Ou peut-être le sentiment de quelque grande faute, ma fille...

On arriva à la maison. Anaïs était presque défaillante. Le vieillard appela la paysanne qui remplissait chez lui les fonctions de bonne et la chargea de veiller sa fille, pendant qu'il courait chez le maire du village pour déclarer la triste découverte qu'il venait de faire. Quand il revint, il trouva Anaïs en proie à une vive préoccupation.

— Mon père s'écria-t-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, a-t-on reconnu ce cadavre?

— Anaïs, mon enfant, dit l'ancien négociant avec douceur, calme-toi, je t'en prie! Faut-il donc ainsi prendre à cœur toutes les infortunes que l'on rencontre sur son chemin? Que nous importe cet inconnu?

La jeune fille baissa la tête sans répondre, et elle resta longtemps absorbée dans ses rêveries.

Elle en fut tirée par un agent de l'autorité qui entra dans le salon pour prier M. Ledoux de signer le procès-verbal dressé sur le lieu même où on avait trouvé le corps du noyé.

—Et sait-on quel est ce malheureux ? demanda-t-elle avec une indifférence apparente.

—Oui, reprit l'agent, on a trouvé sur lui des papiers qui l'ont fait reconnaître. . . C'est un nommé Charles Dufour, qui s'est jeté hier dans la Seine du haut du Pont-Neuf, au moment où on allait l'arrêter pour le conduire à la maison de détention pour dettes.

Avant qu'elle eût entendu ces dernières paroles, Anais s'était évanouie dans les bras de son père.

Six mois après elle épousa Alfred Moreau ; elle était calme et résignée, et, malgré ses souvenirs, elle fut heureuse.

ELIE BERTHET.

FIN.

REVUE DE PARIS.—NOVEMBRE.

On a bien de la peine à trouver le petit mot pour rire dans tout ce qui se passe aujourd'hui, vraiment ! De tous côtés nous ne rencontrons que des préoccupations sérieuses et tristes. Des fléaux nous menacent, d'autres nous accablent ; nous sommes entre le feu et l'eau. Tous nos sujets de distraction ont une teinte lugubre. Ces jours derniers, l'attention publique était fixée sur un drame judiciaire, féconde en lamentables épisodes, et maintenant nous avons à nous affliger des désastres qui désolent nos provinces. Une grande solennité se présente-t-elle en perspective c'est une solennité funèbre : le cercueil de Napoléon transporté de Sainte-Hélène aux Invalides.

A propos de cette translation, un mystificateur littéraire vient de publier sous le nom de M. Casimir Delavigne une pièce de vers intitulée le *Retour*, *Nouvelle messénienne*, dans laquelle à côté de beaux vers que nous avons déjà cités, on trouve des vers tels que ceux-ci :

Mais là, mais toujours là hormis si l'ouragan
Des flôts qu'il balayait restait le seul tyran.

.....
Je sentais de la haine y fermenter la flamme.

.....
Homme étrange est il dans son sort

Que tout soit ébranlé quand sa cendre est émue ?

Ce sont là de médiocres vers, assurément. Nous avons applaudi et nous applaudissons au sentiment national qui a dicté la pièce entière ; mais ce sentiment, si louable qu'il soit, ne saurait désarmer entièrement la critique littéraire, à qui la grammaire et le bon goût donnent des droits imprescriptibles. Or, on trouve dans cette pièce beaucoup trop de vers dans ce style, beaucoup trop d'offenses à l'harmonie, au goût et à la langue. Signer tels vers de cette poésie du nom de M. Delavigne nous paraît une assez mauvaise plaisanterie. Comment croire, par exemple, qu'un académicien aurait représenté une *flamme* qui *fermente* ? Un académicien ? un des auteurs du dictionnaire, un des législateurs de la langue française !—Et que pensez-vous de cette qualification d'homme *étrange* appliquée à Napoléon ? Ce n'est pas M. Casimir Delavigne qui aurait commis une pareille épithète.

La littérature, du reste, n'a rien de plus gai à nous offrir pour le moment, et pourtant des notes officielles nous ont appris que la société du Caveau, cette antique dépositaire des joyeuses traditions et de la chanson nationale, existe encore et continue à se réunir dans de périodiques banquets où l'on sable le champagne. Bien plus, M. Romieu est à Paris, et sa présence n'a produit aucune réaction. Qui donc nous ramènera notre bonne humeur ? L'homme le plus gai de France doit trouver que les temps sont bien changés !

Les expériences sur les propriétés de l'arsenic sont très à la mode depuis le procès Laffarge, et le beau monde se mêle quelquefois au monde savant pour assister à ces démonstrations d'un haut intérêt. On aime à pouvoir raisonner arsenic dans l'occasion. Comme il ne leur est pas permis d'expérimenter sur des hommes, les chimistes sont réduits à se servir de chiens dans leurs opérations et ils en consomment une très grande quantité depuis quelque temps. Le commerce de ces infortunés animaux a pris un grand développement ; tous les matins on en conduit plusieurs douzaines à l'Amphithéâtre. Dans le nombre se trouvent beaucoup de chiens vagabonds, mais aussi quelques chiens domiciliés, car les fournisseurs de la science ne sont pas très scrupuleux.

Or, il y a quelques jours, un de nos célèbres chimistes faisait son cours en présence d'un brillant auditoire. Le professeur était à l'œuvre, un tablier sur sa robe, le scapel à la main ; autour de lui étaient rangés des chiens de diverses espèces, les uns morts, les autres mourants, quelques-uns en parfaite santé. De temps en temps, le chimiste distribuait à un de ces derniers une dose d'arsenic, puis il dépeçait un cadavre, ou bien il éventrait un vivant pour faire sa preuve. L'auditoire charmé lui prêtait la plus vive attention.

Tout à coup la porte s'ouvre et un nouvel assistant se présente. C'est une dame qui a forcé la consigne et qui se précipite dans la salle en s'écriant : "Rendez-moi Fox ! il est ici ! On a suivi sa trace."

A ces mots, on entendit un aboiement plaintif ; c'était Fox, un charmant épagneul, qui venait de reconnaître sa maîtresse, la baronne de R... Mais hélas ! il est trop tard ! Au moment où la baronne prit Fox dans ses bras, le malheureux épagneul rendit le dernier soupir. On lui avait fait avaler trente grains d'arsenic. Nous n'essaierons point de peindre la scène déchirante qui suivit ce trépas. Le drame ne restera pas là, car la baronne a chargé, dit-on, la police correctionnelle de venger les mânes de son cher Fox. Cette aventure nous promet un procès divertissant.

Vous rappelez-vous le duc de Brunswick ?— Un grand jeune homme, qui portait ordinairement une redingote bleue de ciel et des éperons d'argent et que vous rencontriez partout il y a trois ou quatre ans. Lui aussi, il nous promet un procès intéressant. Le duc de Brunswick était un souverain détrôné par le contre-coup de notre révolution de juillet, et il semblait supporter ses malheurs avec une grande fermeté d'âme. Presque tous les soirs, on le voyait au théâtre des Variétés dans un état d'insouciance qui faisait honneur à sa philosophie. Aujourd'hui ce prince réside en Angleterre, et c'est de Londres qu'il a lancé une requête contre les Mémoires de M. Gisquet, par lesquels il se prétend attaqué dans les actes de sa vie privée.

La déchéance du duc de Brunswick fut déterminée en 1831, dit-on, par une circonstance assez plaisante et peu connue. Quelque temps après son avènement au fauteuil ducal, une nouvelle cantatrice arriva à Brunswick et débuta sur le grand et unique théâtre de cette capitale. La cantatrice obtint le suffrage du public, mais le prince se déclara contre elle. Pour quel motif ? voilà ce que l'histoire ne dit pas. Nous espérons que la postérité sera éclairée sur ce fait important. Quoi qu'il en soit, la chanteuse était soutenue par la ville et repoussée par la cour ; excellente position pour procurer au théâtre de bonnes recettes. On payait à la porte le droit de prendre part à cette lutte ; chaque soir la salle était pleine, aussi le directeur résista-t-il aux ordres du duc qui lui enjoignit de renvoyer la prima donna. C'était un abus de pouvoir et il y avait de part et d'autre des traités qui garantissaient le privilège du directeur, et de plus l'engagement contracté avec la cantatrice ne pouvait être rompu. Irrité de cette résistance, furieux contre le parterre, qui semblait narguer le pouvoir par ses

applaudissements, le duc de Brunswick imagina une vengeance fort originale. Un soir on vit entrer dans la loge ducale, située à l'avant-scène, deux superbes lévriers qui prirent les places d'honneur ; ils se tenaient droits et dignes, avec un air de malgrave, le nez en l'air et les pattes appuyées sur le devant de la loge. Le spectacle commença et ils demeuraient silencieux ; mais lorsque la cantatrice entama sa première arriette, ils se mirent à aboyer et ils accompagnèrent ainsi tout le morceau ; quand elle eût fini, ils cessèrent ; quand elle reprit ses chants, ils recommencèrent leurs aboiements. La prima donna ne put supporter cette humiliation ; au milieu du second acte, elle tomba évanouie sur le théâtre. Alors le public qui, jusque-là s'était contenté de témoigner son mécontentement par de sourdes rumeurs, éclata tout à-coup ; mille cris menaçants s'élevèrent ; on s'élança vers la loge ducale ; les lévriers furent les premières victimes de la fureur populaire, puis la foule sortit du théâtre et parcourut les rues en faisant retentir l'air des acclamations les plus séditieuses. Quand le prince voulut donner des ordres pour réprimer l'émeute, on lui répondit : — "Ce n'est plus possible, l'émeute est devenue une révolution." Abandonné de son armée, qui se composait d'une cinquantaine d'hommes, et de courtisans, au nombre de cinq ou six, menacé par un peuple en colère qui commençait à casser les vitres de son palais, le duc n'avait plus de ressources que dans la retraite ; la révolution le laissa partir et lui donna même une escorte pour l'accompagner et le protéger jusqu'aux confins de ses états, ce qui n'était ni une grande peine ni un grand voyage.—*Le Siècle.*

LE RETOUR.

L'auteur des *Messériennes*, le poète de Napoléon, M. Casimir Delavigne, vient de se réveiller au bruit de l'imposante cérémonie qui se prépare, et le voilà qui chante les funérailles de celui dont il a jadis chanté la gloire et le génie. Cette nouvelle *Messénienne*, un peu faible sœur de ses aînées, et qui s'appelle *le Retour*, a, d'ailleurs, toutes les allures d'un chant de guerre, dont, pour notre part, nous répudions le côté politique et n'acceptons que la poésie.

.....

Viens, ton exil a cessé ;
Romps ta chaîne, ombre captive ;
Fends l'écume, avance, arrive :
Le cri de guerre est poussé.
Viens dans ton linceul de gloire,
Toi qui nous a faits si grands ;

Viens, spectre que la victoire
Reconnaîtra dans nos rangs.
Contre nous que peut le nombre ?
Devant nous tu marcheras ;
Pour vaincre à ta voix, grande ombre,
Nous t'attendons l'arme au bras !

Partez, vaisseaux ; cinglez, volez vers Sainte-Hélène,
Pour escorter sa cendre encore loin de nos bords ;
Le noir cercueil flottant qui d'exil la ramène
Peut avoir à forcer un rempart de sabords.
Volez ! seul contre cent fallait-il la défendre,
Joinville périra plutôt que de la rendre,
Et dans un tourbillon de salpêtre enflammé,
Il ira, s'il le faut, l'ensevelir fumante
Au fond de la tombe écumante
Où le *Vengeur* s'est abimé !

Que dis-je ? vain effroi ! Dieu veut qu'il la rapporte
S. us la bouche de leur canon,
Et passe avec ou sans escorte,
Que l'Océan soit libre ou non.

Mais qu'il ferait beau voir l'escadre funéraire,
Un fantôme pour amiral,

Mitrailler en passant l'arrogance insulaire,
Et lui, sous son deuil triomphal,
Pour conquérir ses funérailles,

Joindre aux lauriers conquis par quinze ans de batailles
Les palmes d'un combat naval !

Viens, dans ce linceul de gloire,
Toi qui nous a faits si grands ;
Viens, spectre que la victoire
Reconnaîtra dans nos rangs.
Contre nous que peut le nombre ?
Devant nous tu marcheras :
Pour vaincre à ta voix, grande ombre,
Nous t'attendons l'arme au bras !

Arme au bras ! fiers débris de la phalange antique,
Qui, de tant d'agresseurs vengeant la république,
Foula sous ses pieds nus tant de drapeaux divers ;
Arme au bras ! vétérans d'Arcole et de Palmyre,
Vous, restes mutilés des braves de l'Empire ;
Vous, vainqueurs d'Ulloa, de l'Atlas et d'Anvers !
Dans les camps, sur la plaine, aux crénaux des murailles,
Avec tes vieux soutiens et tes jeunes soldats,
At tous les enfants qu'ont porté tes entrailles,
Arme au bras, patrie, arme au bras.

Il aborde, et la France, en un camp transformée,
Reçoit son ancien général ;
Il écarte à ses cris le voile sépulcral ;
Cherche un peuple et trouve une armée.

CASIMIR DELAVIGNE.

— *Le Voleur.*

AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrions cet article dans nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'il auront à payer DEUX CHELINS ET DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délai.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires sousignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.